

Interview du metteur en scène Stuart Seide qui a adapté *Le Quatuor* pour le festival d'Avignon en 2002 : « "["Alexandrie"](#) [Alexandrame](#) », René Solis, *Libération*, 13 juillet 2002

Mille pages, quatre livres, une épopée avec la ville d'Alexandrie pour personnage central, Alexandrie cosmopolite de l'entre-deux-guerres, «grand pressoir de l'amour», «cinq races, cinq langues, une douzaine de religions». Le Quatuor d'Alexandrie, publié à la fin des années 50, est un de ces livres dont on apprend par cœur à 20 ans des pages dont on se souvient à 40. Impossible d'imaginer enfermer une telle démesure dans un spectacle.

Le metteur en scène Stuart Seide s'y essaye, dans le décor grandiose de la carrière Boulbon, sous une nuit provençale pas si éloignée de la nuit chypriote où Lawrence Durrell conçut son roman. Les spectateurs s'embarquent pour une traversée au long cours, plus de cinq heures qui laissent un goût d'inachevé. Ou de trop achevé.

Des quatre livres du *Quatuor*, *Justine*, *Balthazar*, *Mountolive* et *Clea*, Seide tire un synopsis qui tient la route : il déroule la chaîne des amours blessées de Justine, Nessim, Melissa, Pursewarden, Clea, Narouz, Leila, Mountolive et Darley. L'œuvre est construite selon le principe de la relativité : les trois premiers livres racontent la même histoire mais en changeant les points de vue. Le quatrième revient sur les événements écoulés, mais permet surtout de sortir du cercle : l'histoire s'y remet en marche. L'amour fou du narrateur pour Justine, dans la première partie, se ternit dans Balthazar à mesure que le portrait se complète. Dans Mountolive, la montée de la guerre et la complexité de la situation politique replacent les histoires individuelles dans un destin collectif. Dans *Clea*, enfin, il est question de la naissance de l'œuvre, une fois les tombeaux refermés.

Au fil des pages, chaque personnage bouge comme dans un prisme ; la même scène, racontée différemment, prendra un autre sens. Seide trouve un bel équivalent théâtral en démultipliant les personnages : il peut y avoir sur scène, simultanément, deux Justine et trois Darley, et cela sert la fluidité des scènes et des enchaînements. Le Quatuor est bien présent dans la carrière Boulbon, parce que ses silhouettes y sont tels des fantômes dans des miroirs. Mais à mesure que le spectacle avance, la frustration grandit. Tout semble bien trop illustratif et anecdotique ; les ombres sont là, pas la chair. Et surtout pas l'Alexandrie du roman, les «milliers de rues où tourbillonne la poussière», les bruits, les odeurs, la foule des personnages secondaires. Ni la tragédie, avec des héros de légende aux destins écrasants. Stuart Seide dit rêver d'un théâtre «où chaque élément serait le plus clair possible mais où, au final, la nuit serait complète». C'est la nuit qui manque à son Quatuor.

Quelques questions au metteur en scène Stuart Seide.

Vous souvenez-vous de votre première lecture du roman ?

J'ai dû le commencer au moins quatre ou cinq fois. Un jour, le déclic s'est produit. Cela a changé ma vie : depuis, je n'ai jamais ressenti une telle impression de sensualité, ni de puissance créatrice.

Vous avez tout de suite pensé l'adapter au théâtre ?

Pas du tout. C'est le hasard. En 1988 j'ai été invité à animer un atelier avec les élèves du TNS, et je devais choisir un auteur contemporain qui n'avait pas écrit pour le théâtre.

Avez-vous rencontré Lawrence Durrell ?

J'ai passé une soirée chez lui. Pastis, pizza, whisky et glaces. Nous avons parlé des femmes, de ses souvenirs d'école en Angleterre. Il m'a aussi raconté sa première arrivée à Alexandrie. Il était stationné en Méditerranée pendant la guerre et devait repêcher les pilotes des avions anglais abattus : «Qui mieux qu'un poète pour faire un boulot pareil ?» Une nuit, un gros orage les avait entraînés très loin, jusqu'aux rivages d'Alexandrie. J'écoutais bouche bée, ignorant que tout était inventé.

L'avez-vous questionné sur le Quatuor ?

A un moment de la soirée, il s'est mis à parler de l'écriture. Le problème, m'a-t-il dit, ce n'est pas d'avoir quelque chose à dire, mais de trouver les mots. Et là, brusquement, ce vieil oncle charmeur était un bloc d'intensité, un obsessionnel. Je me suis dit : avec un feu pareil, non seulement il s'est dévoré lui-même mais il a dû aussi dévorer les autres. Pendant cette demi-heure où il a parlé du combat avec les mots, je crois que j'ai compris ce que signifiait donner un sens à sa vie.

Le Quatuor d'Alexandrie d'après Lawrence Durrell, mise en scène de Stuart Seide. Carrière Boulbon, à 22 h, jusqu'au 21 juillet.